

**« Le Journal canadien de recherche sémiotique » ou la science et la multidisciplinarité à l'oeuvre.**

*Le Journal canadien de recherche sémiotique*, vol. IV, n° 3, 1977, Department of Romance Languages, The University of Alberta, Edmonton, Alberta

Patrick Imbert

Numéro 9, février 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40118ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Imbert, P. (1978). Compte rendu de [« Le Journal canadien de recherche sémiotique » ou la science et la multidisciplinarité à l'oeuvre. / *Le Journal canadien de recherche sémiotique*, vol. IV, n° 3, 1977, Department of Romance Languages, The University of Alberta, Edmonton, Alberta]. *Lettres québécoises*, (9), 45–46.

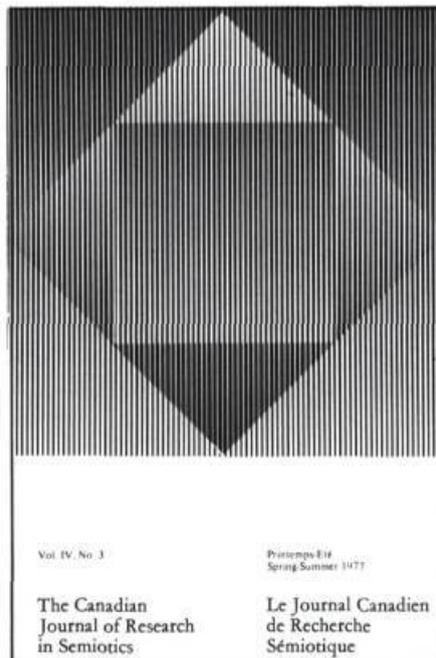
## Méthodes

# « Le Journal canadien de recherche sémiotique » ou la science et la multidisciplinarité à l'oeuvre.

Le *Journal canadien de recherche sémiotique* existe déjà depuis plusieurs années. D'un début assez modeste, il s'est transformé en une revue reconnue nationalement et internationalement. Ce journal, qui est l'organe de l'Association canadienne de recherche sémiotique (P. Monod, Président, Département des Langues romanes, Université d'Alberta, Edmonton), contient des articles de pointe ou de fond, écrits dans les deux langues officielles sur les sujets les plus divers. Il n'est qu'à prendre la liste des textes publiés dans ce numéro pour en être persuadé. Nous y trouvons un article de sémiotique picturale, *Analyse sémiotique d'une fresque de Piero della Francesca* par R. Lindekens, un article très technique sur la création en communication (Communication design), *A Semiotic Approach to Communication Design* par H. Ehses, un autre sur le processus de lecture et la pragmatique, *Intention créatrice et intentionnalité de fait* par S. Sarkany, un texte en sémiotique linguistique, *Syntactic metaphorisation and « mixed Metaphor »* par M. Surridge, et deux recherches en littérature, l'une traitant de *La pragmatique, la syntaxe et la sémantique dans « The Ambassadors »* de H. James par W. Krysinski, l'autre de *L'Analyse structurale de « Pour la patrie »* de J.-P. Tardivel. On n'oubliera pas, non plus, l'entrevue avec Umberto Eco, les comptes-rendus de livres, la rubrique sur les livres et publications reçus et la liste des publications récentes des membres de l'Association.

C'est donc bien la multidisciplinarité qui caractérise le *Journal canadien de recherche sémiotique*<sup>1</sup>, comme elle caractérise d'ailleurs la sémiotique en général, ainsi que l'affirme U. Eco (p. 114) dans son entrevue avec T. de Lauretis. Le *Journal* permet donc de remettre en question, comme le souhaitent les grands

penseurs de notre temps, de Einstein en passant par Greimas et jusqu'à M. McLuhan, les barrières et frontières entre disciplines, nuisant considéra-



blement à la recherche véritable.

Le *Journal* et la sémiotique en général contribuent, au Canada, à traverser les chasses-gardées et les limites départementales, telles qu'on les trouve dans la plupart des universités et telles qu'elles se manifestent trop souvent dans nombre de revues. Car, si nous voulons comprendre notre monde, si nous voulons nous comprendre, il faut être capable de faire certaines synthèses et d'analyser en profondeur, dans tous les domaines, le fonctionnement du sens comme l'affirme aussi U. Eco dans son entrevue : « Western civilisation is an evolving one because, by continually describing its own semiotic and social mechanisms, it is able to destroy them and thus causes them to evolve... (p. 111). C'est dans un franchissement résolu des vieux découpages et des frontières que l'on peut alors se comprendre et

être véritablement de ce monde moderne, complexe et en évolution permanente.

Une grande scientificité et un sérieux profond se dégagent à la lecture de ce *Journal* (qui est une fort belle revue de 123 pages). Il n'y a qu'à contempler la couverture, esthétique, quelque peu austère et très moderne, pour saisir que l'on ne sacrifie pas la qualité et la profondeur au désir d'obtenir la grande diffusion par la vulgarisation. Voilà donc bien le genre de publication savante que l'on a plaisir à présenter et qui propose une image stimulante et élogieuse de la recherche canadienne en sémiotique.

Mais de quoi s'occupe exactement la sémiotique canadienne et comment se trouve-t-elle définie, me direz-vous, quelque peu inquiet, méfiant peut-être, et le regard vaguement inquisiteur !!! Pour le savoir, il suffira de se pencher davantage sur les articles qui constituent le Volume IV, n° 3 du *Journal*, et notamment, cher lecteur, de vous rendre immédiatement à la page 52. Que voyez-vous sur cette page ? Quelques centaines de signes que nous utilisons chaque jour et qui permettent de communiquer, même si l'on (nous les utilisateurs) ne sait pas bien comment tout cela fonctionne, c'est-à-dire même si l'on n'a conscience, ni de la présence d'unités minimales (signifiant et signifié), ni de la manière dont elles se combinent pour faire du sens. Sur cette page 52 vous aurez donc l'occasion d'admirer les lettres de plusieurs alphabets, des panneaux de circulation, des symboles mathématiques, des notes de musique, des drapeaux nationaux, etc.

Comme le dit H. Ehses dans cet article, pour communiquer il faut avoir un répertoire de signes communs. Ces signes communs se

réalisent alors dans l'acte de communication qui est toujours fondé sur un signe-situation. C'est dire que la sémiotique se divise en une analyse syntaxique, une sémantique et une pragmatique. Et c'est un peu selon le point de vue souvent négligé de la pragmatique, que s'unissent les articles multidisciplinaires de ce numéro. Mais qu'est-ce que la pragmatique ? C'est cette partie de la sémiotique qui étudie avant tout, non plus le fonctionnement d'un code, indépendamment du sujet, mais qui, au contraire, tient compte de la relation code-utilisateur de ce code, ou de la relation sémantique et de « l'interprète », selon la terminologie du sémioticien américain Peirce. Ainsi l'on considère le but et les effets de la représentation (voir schéma p. 57), ce qui, évidemment, sera du plus haut intérêt dans le cas des communications de masse, de la publicité, etc. Ces disciplines se fondent justement sur des recherches extrêmement poussées, détaillées et souvent non-publiées<sup>2</sup>.

C'est toujours selon le point de vue de la pragmatique que se situe aussi S. Sarkany dans *Intention créatrice*..., lorsqu'il remet en question le « ça parle » si cher à Lacan : Les sémioticiens dit-il « s'efforcent de montrer que la potentialité des textes est illimitée et finissent par parler d'une « productivité des sens » » (p. 24). Cette attaque directe de *Tel Quel*, J. Kristeva, etc., débouche sur la volonté de remettre en question l'idée que « le contact entre l'écriture et le social, l'écrit et le public est coupé. » (p. 24). C'est pourquoi l'auteur distingue trois façons d'écrire l'histoire littéraire : premièrement selon l'intention des auteurs, deuxièmement selon l'intentionnalité des textes telle qu'elle vient d'être critiquée et finalement selon « l'intentionnalité de fait qui renferme les significations des *oeuvres*, car elle montre comment celles-ci sont apparues dans l'histoire devant les publics et révèle la totalité de leur impact culturel » (p. 30). Ainsi, en rejoignant, au niveau de la littérature, le concept de situation du signe (p. 53) utilisé par H. Eshes, on limite les possibilités d'interprétations par rapport aux tenants d'une productivité infinie.

Quant à W. Krynski, parlant de

*The Ambassadors* de Henry James, il situe lui aussi sa recherche, à la fois aux plans de la sémantique, de la syntaxe et de la pragmatique : « Les effets de sens produits par la sémantique et par la syntaxe sont inconcevables sans une pragmatique structurée autour d'une émission et en vue d'une perception de signes » (p. 81). Voilà une phrase qui est claire et qu'approuveraient Austin et Searle. On aboutit, ici encore, à la volonté de prendre en considération l'effet « d'isosémie que produit la mise en homologie » (p. 81) de ces trois structures. Cet effet est donc catégorisé sous forme de schéma rendant compte de la signifiante de ce discours « mono-polyphonique » (p. 84).

Marie Surrige, elle, nous entraîne dans un univers quelque peu ludique, celui des messages multiples, tels qu'ils peuvent se manifester dans les métaphores mixtes ou doubles. Nombre d'exemples pertinents nous sont fournis. Retenons « Le char de l'État navigue sur un volcan » (Joseph Prud'homme) rappelant une expression similaire provenant du discours des comices agricoles dans *Madame Bovary* de Flaubert. On remarque encore la citation suivante : « Un ferment de discorde a été jeté parmi nous et, si on ne le coupe à sa racine, il menace de se développer en un immense incendie susceptible d'inonder le pays tout entier... » (p. 41). L'ambiguïté et l'indéterminable caractérisent ce type de texte qui ne fait d'ailleurs que dramatiser une indétermination plus générale qui est l'apanage de beaucoup de codes à unités plus ou moins polysémiques (excluons le code de la route et quelques autres) et en particulier de ceux véhiculés par la langue (publicité, littérature, histoire drôle, etc.)<sup>3</sup>.

Cette ambiguïté est la source, bien sûr, de multiples connotations, donc d'un message second ou encore d'un message partiel, c'est-à-dire d'un paratexte couplé à l'énoncé original. Là encore, la pragmatique entre en jeu puisque « the acceptance or rejection of the complex message by the hearer (/reader) will depend on a number of possible factors, such as his/her capacity to deal with and respond to multiple messages, the appropriateness of the reaction generated by the secondary message, the degree of importance attached to

clarity in the primary message, and so on. » (p. 46). Nous pourrions ajouter à cela que le décodage de ce message complexe est lié aussi à une opinion culturelle ou à une idéologie particulière.

L'analyse de la fresque de Piero della Francesca par R. Lindekens ne fait pas exception à cette présence de la pragmatique accompagnant syntaxe et sémantique. Elle met à jour, en se servant de catégories de perception ou de balayage de l'image, une structure achronique schématisable sous forme du carré sémiotique (triomphe vs tromperie, etc.) qui se superpose à la chronologie de cette fresque.

Ainsi, nous nous apercevons du sérieux de ce *Journal* qui propose, dans une optique scientifique très nette, le fruit de recherches multidisciplinaires regroupées, toutefois, dans les divers numéros, selon certaines affinités, soit au niveau des objets à étudier, soit au niveau du métalangage ou de l'optique théorique. Dès lors, la sémiotique, reliée à Saussure (début du 20<sup>e</sup> siècle), à Morris (années trente) etc., s'affirme comme un vaste champ de plus en plus vivant au Canada car elle est, à travers *Le Journal canadien de recherche sémiotique*, résolument tournée vers la science. Au Canada, nous n'aurons donc pas à reprendre à notre compte la phrase que Lévi-Strauss appliquait au structuralisme et qui est citée par U. Eco, « And now that the vogue is over, let us begin the serious work. » (p. 113). En effet, chez nous la sémiotique n'a jamais été une mode ; elle est une entreprise sérieuse et scientifique représentée par des chercheurs, dont certains sont de classe internationale. Ainsi *Le Journal canadien de recherche sémiotique* contribue d'une manière certaine à la recherche de pointe et aux découvertes scientifiques de pays.

Patrick Imbert.

1. Le Journal canadien de recherche sémiotique, vol. IV, n° 3, 1977, Department of Romance Languages, The University of Alberta, Edmonton, Alberta.
2. Voir par exemple Wilson B. Key, *Subliminal Seduction*, New York, Signet, 1974, 205 p.
3. Voir Violette Morin, *L'Histoire drôle*, dans *Communications*, n° 8, 1966, Paris, Seuil.